



## **La dynamique des oasis sud atlasiques du Maroc**

**Professeur Mohamed Ait Hamza**

Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université  
Mohammed V, Rabat.

Propos recueillis par Mostafa Errahj

Contact : [maithamza2007@gmail.com](mailto:maithamza2007@gmail.com)

### **Quand on parle des oasis au Maroc, qu'est-ce que cela vous inspire comme traits déterminants ?**

Quand on évoque les oasis, on pense tout d'abord à la rareté de l'eau. Il s'agit là d'un facteur fondamental et déterminant de la vie. En fait, l'eau abondante ou rare, pose des problèmes ardues d'aménagement et de gestion. Les longues sécheresses que connaissent les zones oasiennes de l'Afrique du Nord ont ainsi énormément impacté les agrosystèmes nécessaires à la survie des gens, et à leurs modes de vie. Ainsi, et afin de survivre, les populations ont développé moult techniques et systèmes de gestion des différentes crises autant dues à la rareté qu'à l'abondance. Ces systèmes ont cependant, suite aux différentes évolutions qu'a subies le complexe socio-spatial oasien, connu de multiples altérations.

La continuité des systèmes oasiens qui nous émerveille, aujourd'hui, malgré l'âpreté des conditions naturelles, ne peut s'expliquer, en partie, que par la conjugaison de quatre déterminantes clés : (a) la complémentarité des espaces qui forment les finages tribaux ; (b) la diversité des ressources mobilisables ; (c) la forte solidarité communautaire ; et (d) le génie que mettent les oasiens en œuvre pour transformer leurs faiblesses en forces.

Dans ce qui suit, et afin d'illustrer nos propos, nous proposons de focaliser nos analyses sur la bande des oasis qui forment le sillon sud-atlasique, bassins de Draa et Tafilalet et leurs principaux affluents.

Le territoire des oasis de Todgha et Ferkla, traitées dans les articles du présent dossier thématique de la Revue Alternatives Rurales, situé à l'ombre du Haut Atlas, forme un espace baigné principalement par les vents du sud-est, avares en termes de précipitations. Les rares eaux superficielles ou souterraines qui alimentent les oueds et qui déversent vers le sud, dérivent des pluies débordantes venues du nord et de la fonte des rares neiges qui blanchissent les sommets karstiques du Haut-Atlas central et oriental.

Ces eaux, malgré leurs faibles débits et leur irrégularité, dans le temps et dans l'espace, sont à l'origine d'une intense vie concentrée, essentiellement, le long des oueds Ziz et Draa et de leurs affluents. Les vallées, alimentées par ces intermittents filets d'eau emmagasinés dans les manteaux de neige et les formations calcaires, sont donc à l'origine de deux types d'oasis : celles d'altitude, essentiellement constituées de vallées profondes, où la rareté des sols arables et le froid imposent leurs contraintes, et celles des basses altitudes, relativement larges, impactées surtout par la rareté de l'eau et les fortes températures. L'eau est au centre de toute activités humaines : elle structure à la fois le comportement de ceux-ci et leurs formes d'adoption de la nature et d'adaptation à ses caprices.

Les oasis abordées dans ce dossier thématique sont donc un don des résurgences superficielles et des nappes souterraines générées par les rares précipitations qui débordent, au-delà des hauts sommets calcaires du Haut-Atlas central, vers le sud. Ces précipitations ne dépassent que rarement les 150 mm/an au niveau d'Ighil M'goun (4071 m) avant de se dégrader pour enregistrer moins de 50 mm/an, en moyenne, au niveau des stations de Zagora et Rissani. L'eau étant rare et irrégulière, aucune forme d'activité agricole ne peut être imaginée hors des lits des oueds

minutieusement travaillés et irrigués. Les micros parcelles tracées sous formes de jardins, constituent un tableau sculpté par l'homme au fil des temps. Le filet d'eau qui leur assure la vie, minutieusement mobilisé, est jalousement partagé selon des droits ancestraux. Les cultures en bour, ne se pratiquaient que sur des impluviums temporaires dit « maiders » et de façon sporadique.

L'élevage, facteur stratégique dans ce mode d'adaptation, constitue à la fois le pilier de l'agriculture oasisienne, et l'élément fondamental de la solidarité entre les hauts sommets exploités par les transhumants et les oasis où domine l'agriculture sédentaire. Le fellah – éleveur, adapte les mouvements de son cheptel à la saisonnalité climatique. Les agdals d'été exploitent les prairies d'altitude en été et connaissent une forme de mise en défens pour un repos biologique en hiver. La descente des pasteurs vers le Saghro et ses retombées présahariennes rapproche ceux-ci de leurs cousins sédentaires oasisiens. L'élevage, outre la matière organique qu'il offre à l'agriculture, constitue une sorte de banque, facilement mobilisable. L'agriculture oasisienne, soutenue par le fort apport en engrais animale et en eau, permet à l'agriculteur de pratiquer une polyculture qui ne laisse à la jachère qu'une infime partie des surfaces cultivables. Les cultures à étage, dominées par le palmier dattier et les divers arbres fruitiers, associent les céréales, les légumineuses, les cultures maraichères aux cultures fourragères. Ce système permet ainsi d'absorber l'abondante main-d'œuvre familiale, mise à la disposition de l'activité par la taille des foyers, encore large. Le système, ainsi conçu, permet d'assurer des revenus continus, aussi minimes soient-ils, toute l'année.

## **Ces oasis ont connu et connaissent des transformations. Quels sont à votre avis les facteurs clés qui enclenchent ou orientent ces grands changements ?**

La crise des oasis dont tout le monde parle, aujourd'hui, n'a réellement commencée qu'avec la mainmise de l'administration sur les ressources naturelles, traditionnellement gérées par les communautés. La domanialisation des eaux, de la forêt et le passage des terres collectives sous la tutelle de l'administration, dès les premières décennies du 20<sup>ème</sup> siècle, a constitué une étape décisive. La fixation des tribus au début du siècle dernier a, en fait, forcé les populations à se fixer et par conséquent, à exercer une plus forte pression sur les ressources, déjà vulnérables. Ladite décision, soutenue par la relance démographique, a forcé les jeunes à partir chercher du travail ailleurs, dans les zones agricoles et dans les villes du Maroc atlantique.

Les écoles rurales et les programmes que celles-ci proposent ont négativement impacté les comportements des élèves. Les lauréats de ces établissements ne concevaient, en fait, la réussite qu'en ville et avec un comportement de nouveau consommateur, et non comme salarié. Ces nouveaux établissements, normalement dédiés au développement, ont participé au conditionnement des générations de jeunes, toutes entières, à quitter la terre et à s'employer dans des activités en dehors de l'agriculture. La migration est ainsi devenue, aujourd'hui, à travers les apports et les comportements introduits, le moteur de la redynamisation des marges oasiennes. Les secteurs directement touchés sont nombreux. On pense ici à la rénovation de l'habitat, à la propagation du pompage et à la création de nouveaux espaces agricoles hors des oasis traditionnelles, à l'introduction de nouvelles cultures, à l'intense usage des machines, mais

surtout à l'encouragement du commerce et la consommation des gadgets technologiques. Il en est résulté une amplification des besoins, un glissement des populations vers les axes de communication, une propagation des comportements urbains, et une énorme extension des villes (capitales provinciales et régionales). La fixation sauvage des nomades autour des stations de pompage n'est qu'un faciès de cette crise. Son impact négatif, tel qu'on le verra, touche à la fois l'élevage mobile, mais aussi les oasis traditionnelles.

Les inondations sporadiques et les sécheresses récurrentes qui caractérisent les oasis sud-atlasiennes ont fait que les responsables ont, dès les premières années de l'indépendance, décidé de faire de l'aménagement hydraulique le fer de lance du développement oasien. Les deux bassins Draa et Tafilalet ont ainsi connu l'implantation de deux Offices de la Mise en Valeur agricole. La construction de deux grands barrages dès la fin des années soixante du siècle dernier (Le barrage Hassan Eddakhil sur le Ziz et El Mansour Eddahbi sur le Draa), et les équipements de base afférents a été récemment suivi par d'autres petits barrages afin répondre aux besoins croissants des populations en eau potable. Les terres irrigables dans les oasis n'excédant pas les 2% du total de la superficie, ces barrages, à l'exception de celui de Kaddoussa sur le Guir, n'avaient pas pour objectif d'étendre les surfaces irriguées, mais celui d'endiguer les inondations et de régulariser les débits. Ces barrages surimposés dans un contexte écologiquement complexe, ont de nouveau créé de nombreuses situations difficiles à gérer.

Le stockage des eaux derrière les barrages a exposé de larges plans d'eau aux températures extrêmes, entraînant d'intenses pertes par l'évaporation, alors que l'arrêt de l'infiltration que provoquaient les crues dans les lits des oueds a entraîné un important rabattement des nappes,

en aval. Il en résulte l'assèchement des lacs tels que celui d'Iriqi dans le bas Draa, et d'énormes pertes d'espèces végétales et animales. Libérés de toutes entraves, les vents chargés de sable envahissent les établissements humains et rendent inutilisables de nombreux équipements (ensablement des routes, des zones d'habitat, des zones agricoles et des canaux d'irrigation). Les services techniques, normalement dédiés aux actions de développement doivent s'occuper, dorénavant, des seuls problèmes écologiques générés par des interventions peu réfléchies (projets de fixation des dunes et de lutte contre la désertification).

Le déséquilibre apparu dans l'écosystème, boosté par les besoins croissants de la démographie, est sanctionné par un intense mouvement migratoire, à la recherche de conditions de vie meilleures. Ces mouvements ont généré au départ une fuite des jeunes et l'abandon de toutes les activités et le rejet de tous les produits d'origine locale. Il s'agit de « Ksouriens sur les routes », tel que mentionné par le Prof. M. Mohamed Naciri (1986). Sachant que le phénomène ne datait pas d'hier, on peut imaginer que tous les oasiens, valise entre les mains, sont prêts à partir. Ce phénomène a été déjà décrit par Robert Montagne au début des années 50 du siècle dernier, dans son article sur la naissance du prolétariat marocain (Montagne, 1951). Il a démontré que les oasiens ne peuvent pas vivre sur ce qu'ils ont comme ressources naturelles locales. C'est, à mon sens, trop exagéré, si on considère que l'ailleurs continue à s'enrichir par l'exploitation industrielle des potentialités minières de ces territoires et par l'exploitation du génie innovant de la laborieuse main-d'œuvre issue de ces contrées. Cette même

main-d'œuvre, a été transformée petit à petit, grâce à ses apports, en un positif levier de développement local. Celle-ci a, en fait, agi sur le complexe socio-spatial local, non pas par ses seuls apports pécuniers, mais aussi par son influence sur les comportements des populations locales en termes de consommation et d'ouverture. Retraités ou tout simplement infirmes, les émigrés se positionnent comme des leaders.

Profitant de la situation, l'Etat a décidé de transformer ces diverses potentialités naturelles et humaines en un levier de développement socioéconomique et spatial. On pense essentiellement aux majestueux paysages représentés par les hauts sommets des atlas, aux prestigieuses gorges des oueds M'goun, Dades, Todgha et Ziz, aux étendus champs et dunes de sable des zones présahariennes, au soleil qui baigne la zone la quasi-totalité de l'année et à la richesse minière qui fait de l'Anti-Atlas, un des plus importants et riches gisements du monde.

Les monts de l'Anti-Atlas et du Saghro ont été investis, dès les premières années du protectorat, comme cible, d'une intense exploitation minière par de nombreuses sociétés minières, eu égard à leur réputation dans ce domaine. De nombreux organismes d'intervention minière ont été créés avant la totale pacification de ces territoires pour réactiver les recherches et l'exploitation des mines dans la zone, dont le plus important fut le Bureau de Recherches et de Participations Minières<sup>1</sup> (BRPM, MANGEM, etc.). Elles y exploitaient de nombreux riches minerais tels que l'argent, l'or,

---

<sup>1</sup> Société marocaine, le BRPM est créé par Dahir du 15 Décembre 1928. Spécialisé dans l'exploration et l'exploitation des mines, le BRPM s'est transformé en groupe intégré, expert dans toute la chaîne après sa fusion avec le Groupe multinational MANGEM qui opère dans plus de 8 pays de l'Afrique en 1930. En 2005 la fusion

du Bureau de Recherches et de Participations minière s'est de nouveau métamorphosé pour donner L'Office National des Hydrocarbures et des Mines (ONHYM). Voir: <https://www.onhym.com › fr ›>. Consulté le 18/03/2025.

le cuivre, le cobalt, le zinc, etc.<sup>2</sup> Ces minerais, transportés bruts sont traités ailleurs, ne laissant sur place que des tas de rejets et une intense pollution des sols et de la nappe aquifère. Chose qui a suscité le mécontentement et l'indignation des populations locales, mais sans trop bousculer l'orientation.

L'Etat soucieux de créer un dynamisme digne de tirer ces marges vers un développement conséquent, a lancé au niveau de Ouarzazate un grand et innovant projet de production de l'énergie solaire. Le parc solaire « Nour Ouarzazate », est compté comme l'un des premiers du Maroc, pour ne pas dire de l'Afrique. Il visait à transformer l'intense ensoleillement que connaît la région en une ressource d'énergie renouvelable<sup>3</sup>. Conçu comme facteur de développement de la région, le parc espère y trainer outre de nombreux équipements de base, des investissements tout en y créant des emplois pour la population. Néanmoins, et à l'exception de quelques emplois créés lors de la construction, le parc n'a cumulé que des points négatifs : les eaux prélevées dans le barrage se font au détriment de la vulnérable agriculture oasienne, la quasi-totalité de l'énergie produite ne s'utilise pas sur place et la technologie en usage dans ce genre de projet, reste totalement importée.

Dans le même sillage d'idées, le choix du Grand Sud comme destination touristique conçue pour faire profiter les marges de la manne que génère le secteur touristique, jadis concentré essentiellement sur le balnéaire et

les villes impériales. Ce choix vise, outre le laminage de la saisonnalité qui caractérise l'activité touristique, la valorisation des atouts naturels et humains qui constituent le patrimoine local des oasis sud-atlasiques. Les oasis, qui ont longtemps souffert d'un manque d'équipements, vont avec le tourisme et le cinéma, attirer, outre les équipements, des investissements dont l'impact sur la population n'est pas à démontrer.

Dans la réalité, ce choix n'a énormément profité qu'aux grands investisseurs étrangers et aux capitales et centres provinciaux déjà dotés d'infrastructures. Ouarzazate, Errachidia, Erfoud, Tinghir, Zagora, Merzouga, aujourd'hui devenus des points focaux, se sont accaparés à la fois les équipements, mais aussi les emplois créés en marge de cette dynamique. A l'encontre, le genre de vie généré par le tourisme et le cinéma, constitue une source de concurrence à l'agriculture et à l'écologie oasienne, en termes de consommation des rares eaux et de la pollution. Ces centres, en exerçant une forte attractivité sur les équipements, sur les investissements et les populations, participent consciemment ou inconsciemment à la création des vides humains dans les zones écologiques, jadis exploitées par l'élevage.

Le tourisme rural (randonnée, trekking, escalade, découverte, ...) encore peu maîtrisé par la population trouve du mal à consacrer l'équilibre recherché. La concurrence entre le tourisme et l'agriculture ne se limite pas à la seule ressource en eau, elle s'étend à l'emploi et à l'occupation du

---

<sup>2</sup> Les plus importants gisements exploités dans la zone sont : Imini, Tiouit, Bouazer, Imider, Bouskour, etc. On y exploite l'or, l'argent, le cuivre, le cobalt, le zinc, le plomb, le marbre et encore d'autres.

<sup>3</sup> Le complexe Noor Ouarzazate est le premier projet solaire élaboré dans le cadre de la stratégie énergétique marocaine qui vise à porter la part des énergies renouvelables à plus de 52 % à l'horizon 2030. Inaugurée par le Roi en 2016, le parc

s'étend sur plus de 3 000 ha. Il se constitue de quatre centrales solaires utilisant des technologies différentes, en plus d'une plateforme de recherche et de développement. La puissance installée du complexe est de 580 MW (Fiche du projet).

sol. Là, l'équilibre n'est pas seulement économique, il est surtout écologique (eaux usées lâchées dans la nature sans traitement, déchets solides non collectés, dégradation de la nature fragile). Le tourisme n'est rentable, à court terme, que pour les grands opérateurs, mais il tue l'oasis, intérêt central pour les touristes et par effet de retour tue toute activité elle-même.

### **Quelle prospective faites-vous concernant les évolutions de ces oasis ?**

Il est ainsi pertinent, aujourd'hui, de se demander si les oasis vont continuer à exister ? Une visite, même éclair, dans ces régions, nous amène à remarquer un perpétuel dynamisme, essentiellement manifeste au niveau des constructions des habitations, au niveau de la conquête acharnée des terrains agricoles extra-oasiens et de la multiplication des points de vente des produits de première nécessité, ... La part du génie oasien, n'est, certes pas, étrange dans l'explication de ce dynamisme.

Un oasien ne part jamais définitivement. « Il part pour rester », dit l'autre. La solidarité avec les siens et la communauté est un fondement de la culture local. Ceux qui partent sont, pour des raisons socio-culturelles et sociales, tenus d'injecter dans la zone une part de leur épargne. Ils investissent dans la terre (habitat et agriculture), mais aussi dans le social (la scolarisation des enfants, l'injection des éléments du confort). C'est une façon de prouver et de confirmer leur existence, et leur fierté, ce malgré leur absence forcée.

Les extensions extra-oasiennes constituent un défi et une réponse à la pression sur le foncier. En effet, une simple analyse de l'assiette foncière dans la totalité des oasis traditionnellement irriguées par les eaux

superficielles des oueds, exhibe une situation non vivable. Environ 95% des exploitations ne dépassent guère le 1,5ha. Face à ces micros exploitations, la taille des familles dépasse, en générale six individus. Pour répondre aux besoins de base, le sol est exploité, sans arrêt et au maximum. La jachère dont on parlait ailleurs, n'a d'existence que dans les cours théoriques des étudiants. Là où l'eau existe, les sols sont exploités à outrance, et sans soucis.

Ainsi, et à partir du moment où l'argent à investir dans le creusement des puits et l'achat des motopompes existe, tous les moyens sont bons pour s'acquérir un terrain. Les paysans multiplient les occupations de fait, les lotissements communautaires, les défrichements, sur les versants perchés nus et sur les anciens maïders. Ces extensions ont même parfois bénéficié des subventions publiques. L'installation des entrepreneurs étrangers subventionnés par l'Etat (le périmètre de Boudnib) a constitué le paroxysme. Il s'agit de fermes géantes, basées sur le pompage et l'eau du barrage Kaddoussa sur l'Oued Guir. Orientées vers la production des produits agricoles destinés à la commercialisation, ces fermes qui assèchent les anciennes sources et khattaras, sont fortement critiquées. Outre les quantités d'eau nécessaires aux nouvelles spéculations (melon, pastèque, rosacées, dattes, henné, safran, cumin, etc.) le pompage se fait dans des nappes souterraines profondes à l'amont des oasis traditionnelles. L'assèchement de Ain Meski, n'est qu'un cas parmi d'autres. Ces interventions malveillantes, même supposées contrôlées n'ont certainement pas d'avenir. La nature reprendra, sûrement, et à temps, ses droits.

Les longues et récurrentes sécheresses ont aussi poussé de nombreux nomades à se fixer et à réinventer une agriculture basée sur le pompage. Je pense aux nomades (Ait Khabbach, à ceux du Bour du Bas-Todgha, aux

gens de Feija dans le moyen Draa, à ceux des Ait Sedrate et Imaghran à Imlil, etc.), et encore d'autres, dont le processus d'installation constitue une piste de recherche prometteuse : « Comment un nomade ayant passé la majorité de sa vie sous la tente se transforme, du jour au lendemain en grand agriculteur - commerçant ? Comment se fait la transition ? »

Ces questions sont à creuser afin de mieux saisir les transformations et les évolutions possibles des oasis et leurs marges. Ces espaces fragiles, longtemps définis comme des bandes vertes au milieu des espaces nus, se transforment subitement en points focaux, économiquement et humainement dynamiques.

## Références

Montagne R, 1951. Naissance du prolétariat marocain. Enquête collective 1948 à 1950. *Cahiers de l'Afrique et l'Asie*. Paris, Peyronnet & C<sup>ie</sup>, 291 p. Réédité dans : Collection : Les rééditions du CJB. Rabat.

Naciri M, 1986. [Les Ksouriens sur la route : Emigration et mutation spatiale de l'habitat dans l'oasis de Tinjdad](#). *Annuaire de l'Afrique du Nord*, tome XXV. Editions du CNRS.

## Note biographique



Professeur Mohamed Aït Hamza est un géographe marocain connu pour ses travaux sur les oasis, en particulier, sud-atlasiques du Maroc. Auteur de nombreuses études, ses écrits se focalisent essentiellement sur le caractère rarissime des facteurs de production et les défis que génèrent l'amplification des besoins démographiques et l'ouverture sur l'économie du marché. Penchées vers l'aménagement, ses recherches mettent en lumière les stratégies d'adaptation et leurs limites (migration, tourisme, ...).